

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2011

Premier prix

Virginie Chantal-Bossut
École secondaire de la Seigneurie

Les racines du patrimoine québécois

J'ai tout vu, longtemps vécu. La naissance de mon pays, encore jeune, fut marquée par plusieurs événements. Le patrimoine a pris forme sous mes yeux, s'est inscrit dans l'âme des gens qui l'ont bâti. L'indigence, la famine, la guerre, le combat et les batailles, les compromis et l'espoir ont façonné un pays, l'image d'un peuple. Des individus parfois fragiles mais déterminés s'unissaient, devenaient une force pour construire une nation.

Je suis enraciné dans l'histoire. Vous savez, j'en ai entendu des récits, vieille branche comme je suis! Je pourrais vous conter celui des Amérindiens, la découverte du sirop d'érable par les Européens, les hivers rigoureux, l'arrivée des loyalistes, même l'épisode d'une bataille à laquelle j'ai assisté, le 13 septembre 1759, celle des Plaines d'Abraham. Au cours de ma longue existence, ce qui m'a le plus ému et dont je me souviendrai toujours, c'est la vie de cette jeune fille, Anne. Elle avait à peine 15 ans lorsqu'elle fut recrutée comme fille du roi. On la nommait ainsi, tout comme les 764 autres demoiselles qui étaient dans sa situation, car leur traversée jusqu'ici, en Nouvelle-France, était payée par le roi. Il leur versait également une dot, soit une somme d'argent dont l'utilité se présentait au moment du mariage, il les parrainait donc pour une vie meilleure ici, alors qu'en France leur vie aurait assurément été semée de misères. Elle était donc une fille du roi et disposait d'environ cinq mois afin de se marier avec un colon français. Elle devrait assumer des décisions qui n'étaient pas faciles à prendre à ce jeune âge. Ah ! comme elle a pleuré penchée sur moi...

– Ai-je seulement la force d'affronter cette vie ? Cette contrée sauvage si magnifique sous le soleil est hantée par mes doutes. Ô toi qui sembles si solide... pourrais-tu me servir de confident ? Je sais que mes secrets seront bien gardés et que tu seras là à notre prochain rendez-vous. Je veux m'inspirer de ta force tranquille pour me donner l'assurance d'affronter mon avenir incertain. Seulement, le fait de m'imaginer avec un homme peut-être vraiment plus âgé que je ne le suis, avec qui je devrai avoir des enfants, les éduquer grâce au peu de connaissances que j'ai et m'en occuper soigneusement est, à mes yeux, impensable, me confia-t-elle d'une voix mélancolique.

Son passé était quelque peu trouble, différent et bouleversant. Je le sais parce qu'elle l'a pleuré. Ses pleurs racontaient sa peine. Anne avait une religion, une culture et un vécu tout à fait différents de ceux des autres. Ses parents auraient désapprouvé le fait de se marier de façon si hâtive. C'était contre son gré, sa volonté et sa religion. En outre, sa raison lui dictait d'agir en ce sens.

Cela faisait déjà un mois qu'elle était là-bas... ou ici... et ce n'était pas du tout le milieu de vie qu'elle appréciait. Son adaptation fut difficile, mais elle la savait nécessaire, parce que sa vie durant, cette patrie serait sienne.

– Ce quotidien est si différent, mais je dois m'en accommoder. Où je vivais auparavant, il n'y a pas si longtemps, j'avais mes repères, avant de vivre un deuil énorme relativement au décès de mes parents. Je dois avoir foi en ma destinée; après tout, si j'ai la chance d'être encore en vie, je dois savoir la rendre belle, m'avait appris Anne dans un sanglot chargé de tristesse et d'espoir.

Eh oui! Ils ont été emportés par une maladie contagieuse, une épidémie, un fléau. Cela nous était peu connu à ce jour, nous étions sans informations.

L'arrivée du régiment de Carignan-Salières serait pour bientôt. Le mariage était, dans son tendre cœur de jeune femme, comparable à celui des plus somptueuses bourgeoises dans les histoires merveilleuses. C'était un grand jour auquel toute demoiselle avait si hâte. Elle ressentait cette envie de rencontrer le plus beau jeune homme qui ferait battre son cœur. Seulement, elle se sentait si jeune pour vivre cette aventure dans le monde de l'amour. Elle devait se marier. Ces mesures de peuplement établies par Talon et Colbert étaient nécessaires, mais furent difficiles à accepter. Il était encore temps de rêver, après tout, pourquoi pleurer? Et si le plus beau et le plus charmant jeune prétendant lui souriait?

Si seulement elle savait comme le temps apportait ses joies et ses peines tout comme le printemps vient après l'hiver et le beau temps suit la pluie. L'amour peut naître comme un bonheur au printemps dans un cœur qu'on croyait dur comme la glace en hiver. Je le sais, je l'avais vu...

Maintes fois, elle est venue s'épancher à mes pieds. J'ai écouté ses joies, chagrins et humeurs. Je fus son confident tout au long de sa riche et unique existence. De jeune épousée à grand-mère, de l'inexpérience à la sagesse. Toute une vie.

Son cœur et son corps ont fait partie de votre histoire, de vos racines. Ils sont emprisonnés à jamais dans les miennes.

Elle fut enterrée par ses enfants sur la terre qui a épongé ses pleurs et vu grandir les siens. Vous pourrez avoir une pensée pour elle à mes côtés, le plus vieux des grands chênes des plaines d'Abraham...

Ses paroles traversaient mes fibres, se rendaient à mon cœur. Comme j'aurais aimé avoir l'usage de la parole pour lui dire que j'étais à l'écoute.

Deuxième prix

Kevin Jobin
École secondaire Roger-Comtois

Le premier lundi

Le premier lundi du mois d'avril, la ville de Niort sembla être l'hôte d'un soudain affolement. Le matin même, la cour de justice du Poitou avait ordonné par contumace l'exécution d'un militaire. L'individu en question se nommait Philippe Gauthier de Comporté, neveu du sieur de la Fouille, et son caractère l'avait fait connaître de tous dans sa région. Il était accusé du décès de deux hommes survenu à la suite d'une rixe à la sortie d'une taverne. On disait qu'il les avait poignardés à l'arme blanche pour venger l'insulte faite envers sa compagnie. En ce temps-là, les accusations étaient de routine et les exécutions de même. Mais notre homme en question n'était pas n'importe qui, il possédait une bonne fortune accumulée, grâce à son oncle, comme soldat volontaire de sa compagnie. Sa plus grande richesse, il l'avait gagnée au cours du temps: sa ruse. En effet, il comptait parmi les hommes les plus intelligents de toute la France.

Le 19 mai 1665, alors que le soleil venait tout juste de dévoiler ses premiers rayons, Philippe avait quitté Comporté pour rejoindre le port de La Rochelle, où se trouvait l'imposante caravelle Le Vieux Siméon de Dunkerdam. La garde royale surveillait les allées des soldats qui montaient à bord des navires. Gauthier avait entendu parler de la présence du nouvel intendant Jean Talon, celui à qui le roi Louis XIV avait donné la lourde tâche de développer la colonie du Nouveau Monde, et de messire de Courcelles, son futur gouverneur, car il s'était finalement engagé à traverser l'océan vers la Nouvelle-France. Tel était son plan, partir en Nouvelle-France pour éviter la peine injuste qui pesait sur lui, car il était farouchement opposé à cette fausse accusation. Les autres soldats ne savaient pas son secret et c'était tout à son avantage. Philippe s'était improvisé comme soldat d'une autre compagnie, car il devait partir avant la fin du mois s'il souhaitait éviter sa pendaison et il savait que sa compagnie ne partirait qu'en fin de mai.

La traversée dura 30 jours, le bateau accosta à Québec le 18 juin de l'année 1665. Tous les soldats du bateau étaient en très bonne forme, Philippe y compris. Dès son arrivée, il se plut à merveille et contempla la vue du fleuve et des forêts abondantes. Il fit route vers Trois-Rivières, où cantonnait sa compagnie, dans Le Vieux Siméon de Dunkerdam. Il avait appris, la veille, par les Jésuites de Québec, qu'un de ses compatriotes était décédé en mer du scorbut. Il remercia Dieu d'être encore en vie, puis s'installa dans sa modeste demeure d'une seule pièce. Deux soirs plus tard, il retrouva ses compatriotes, qui le nommèrent comme nouveau lieutenant. Philippe attribua cette nomination soudaine à l'effet du vin, mais c'était son oncle le sieur de la Fouille lui-même qui en avait décidé ainsi, dans le secret. Et, au sujet de secret, Philippe n'avait toujours pas révélé le sien...

Bientôt six mois passèrent depuis l'arrivée du régiment Carignan-Salières au sein de la colonie et, pourtant, les Iroquois terrorisaient toujours le territoire. Le sieur de la Fouille avait fait forte pression sur le gouverneur de Courcelles pour débiter la première campagne contre les Agniers. Afin de faire face aux attaques iroquoises rapportées par la milice et craignant une révolte des paysans, le gouverneur céda et partit de Sillery vers Trois-Rivières pour amorcer la campagne militaire.

Philippe de Gauthier, comme plusieurs autres soldats, goûta toutes les misères du territoire : le froid, la faim, la solitude ainsi que la maladie. Les religieux le croyaient béni de Dieu et les autres soldats admiraient sa vaillance. Malgré tout, il se plaisait là-bas. Il aimait l'air pur, les paysages interminables et la liberté, cette liberté qu'il n'avait pas en France.

En plein mois de janvier, le gouverneur de Courcelles ordonna la participation des compagnies Petit, Rougemont, La Fouille, Maximy et Laubias à l'attaque des Agniers par le biais de la bourgade hollandaise de Sconnectadé. Son plan était simple : guidé par les Algonquins, il passerait par la forêt et surprendrait alors les Sauvages. Une fois à l'intérieur des maisons iroquoises, il y mettrait feu. Le jour du départ arriva : le 30 janvier de l'an 1666, les troupes composées de 500 hommes en uniformes et de quelques volontaires menés par Le Moyne, des hommes de grande valeur, étaient fin prêts. Tout se passa comme prévu, mais les guides algonquins n'étaient pas présents au lieu de rencontre.

Malgré cela, de Courcelles maintient son ordre de marche, il fallait à tout prix les prendre par surprise, et ce, au plus vite. À sa sortie du bois, il envoya une soixantaine de soldats pour attaquer les deux grandes cabanes agnières. Philippe avait été sélectionné et il s'élança à toute vitesse vers les maisons longues. C'est à ce moment-là que surgit une foule d'Agniers, en tout 200, qui encerclaient Philippe et les autres Français. Ils avaient repéré la venue des troupes et avaient préparé un guet-apens. Une bataille féroce éclata entre mousquets, haches et baïonnettes. Gauthier prit son mousquet et fonça sur un Sauvage, sauvant ainsi la vie du soldat Du Bois. Il se retrouva ensuite face à deux autres guerriers à haches, mais réussit habilement à s'en débarrasser grâce à sa rapidité. Malheureusement, une balle perdue d'un pistolet lui perça la jambe droite. Philippe battit alors en retraite pour rejoindre le restant de l'armée. Les Agniers abandonnèrent la poursuite en voyant que les Français étaient plus nombreux. L'affrontement résulta en un échec et une perte de 40 soldats.

Philippe retourna à Québec afin de faire guérir sa blessure. Les Hospitalières furent généreuses de leur aide et le remirent sur pied. Il fut remercié de ses services de soldat et on le nomma, deux ans après la bataille de Sconnectadé, commissaire des magasins du roi. Il choisit de laisser son oncle et d'autres de ses compatriotes et s'installa définitivement en Nouvelle-France. Il rencontra ainsi sa future mariée, demoiselle Anne-Marie Bazire, en 1672. Le mariage était très important, car Philippe devait se marier, sinon il risquait de recevoir en guise de punition une amende de la part de l'intendant. Elle apporta un dot de 4000 livres et ainsi, ils déménagèrent à Québec où ils eurent 11 enfants. Mais le passé de Philippe avait fait la traversée avec lui en Nouvelle-France et son secret s'était révélé...

C'est le soldat Du Bois, qui avait eu la vie sauve grâce à Gauthier, qui l'avait dénoncé. Philippe, sous le choc, fut emprisonné vers la fin d'octobre de l'année 1681. Pour lui, la trahison dont il était victime méritait la mort bien plus que son acte, dont il affirmait encore être innocent. Le matin du 26, on attachait la corde autour du cou de l'ancien combattant de Comporté. La place publique abondait de colons et un prêtre était aussi sur place afin de donner l'absolution à Philippe. Alors qu'on s'apprêtait à le pendre pour de bon, un homme à bout de souffle ordonna par ordre de Sa Majesté d'arrêter l'exécution. L'homme fit la lecture de la lettre de rémission et on libéra le lieutenant Gauthier. Philippe pria le Bon Dieu d'avoir été épargné et les années qui suivirent furent les plus belles de sa vie. Il eut quelques postes prestigieux, comme celui de marguillier de la paroisse de Québec, mais le poste le plus important à ses yeux était celui de colon de la Nouvelle-France. Il mourut le 22 novembre 1687 et l'on raconta qu'il avait demandé à inscrire sur sa tombe «Le paradis n'est pas aussi beau que Québec».

Troisième prix

Virginie Gagné
Collège de Lévis

François de Laval

6 avril 1708

Je sens la mort me rattraper, mais avant de rejoindre le royaume de Dieu, j'aimerais laisser une preuve écrite de mon passage dans ce monde. À 85 ans, moi, François de Laval, je me décide enfin à écrire mes mémoires. Toute ma vie, tout ce que j'ai traversé, toutes mes vieilles espérances me reviennent aujourd'hui en mémoire comme si ces choses s'étaient passées hier. Elles sont pourtant si lointaines... Aujourd'hui, tout ce que j'espère, c'est de trouver la force, malgré ma maladie, d'écrire ma vie.

Je naquis le 30 avril 1623 dans le glorieux royaume de France. Dès ma plus tendre enfance, j'ai désiré consacrer ma vie à Dieu. C'est à l'âge de huit ans, lorsque mon père me confia aux Jésuites, que mes prières furent exaucées. Ce n'est que 16 ans plus tard que l'on me nomma prêtre. J'accomplis mon travail avec zèle, tout simplement parce que je profitais finalement de la vie que j'avais tant souhaitée. Je devins ainsi un membre respecté de ma communauté; bref, j'étais heureux. Mais Dieu avait d'autres plans pour moi.

En 1658, on me sacra évêque afin de m'envoyer en Nouvelle-France à titre de vicaire apostolique. Je partis, un an plus tard, pour la colonie. Un peu avant le départ, je dis adieu à ma France natale, le pays qui m'avait vu grandir et que j'aimais tant. Je la vis s'éloigner de moi le cœur gros. Bien que j'effectuasse le voyage dans une cabine de première classe, vu la position importante que j'allais occuper à ma destination, je dois avouer que la traversée fut longue et pénible. Lors du voyage, je priais tous les jours pour ces hommes et ces femmes dans la cale du bateau qui effectuaient la traversée dans des conditions beaucoup plus difficiles que moi.

Lorsque j'arrivai dans la colonie, je fus étonné de voir à quel point l'Église était désorganisée et l'ampleur du travail à accomplir. Bien qu'à mon arrivée la population de la Nouvelle-France ne s'élevât qu'à environ 2000 habitants, je savais que ce nombre ne pouvait qu'augmenter et que la quantité de prêtres qui étaient à l'époque présents dans la colonie ne suffirait pas à combler les besoins futurs. J'ai donc décidé de créer, en 1663, le Grand Séminaire de Québec afin de former de nouveaux prêtres. La même année, je devins, à titre provisoire, gouverneur. Bien sûr, je prenais peu de décisions. Je ne devais régler que les affaires urgentes. Heureusement, car je n'aurais pas pu concilier mes responsabilités de vicaire et celles de gouverneur en même temps.

Avec la nouvelle arrivée de prêtres qu'a suscitée la fondation du Séminaire, je pus diviser le territoire en paroisses. Cette nouvelle division des terres permettait à chaque colon d'avoir accès à un prêtre. En 1680, on pouvait déjà retrouver 30 paroisses sur tout le territoire.

En 1668, j'étais en Nouvelle-France depuis seulement neuf ans et j'aimais déjà cette terre aussi ardemment que j'aimais la France dans mes jeunes années. Je décidai donc de doter la colonie d'une école, le Petit Séminaire de Québec, afin que les jeunes garçons puissent bénéficier d'une éducation convenable. Qui sait, peut-être un jour cette école portera-telle mon nom? Je militais aussi aux côtés d'autres Jésuites afin de faire cesser le commerce néfaste de l'eau-de-vie avec les Indiens. Ceux-ci, sous l'influence de l'alcool, posaient des gestes regrettables qui, malheureusement, ternissaient la réputation des Indiens auprès des colons.

L'année 1674 marqua un tournant dans ma vie. On érigea le premier diocèse de Québec et j'en fus nommé l'évêque. À partir de cette date, ma vie fut plus calme : la plupart des problèmes rencontrés à mon arrivée en Nouvelle-France étaient réglés. En 1682, j'acceptai pour une deuxième fois d'occuper provisoirement le poste de gouverneur. À cette époque, mon temps en tant qu'évêque achevait. En 1685, ne me sentant plus la force d'occuper convenablement ma fonction, je me retirai au Séminaire de Québec, le roi m'ayant donné l'autorisation de finir mes jours en Nouvelle-France, la terre qui était maintenant devenue mienne. À l'époque déjà lointaine où je quittais la France pour aller à Québec, je n'aurais jamais cru que j'aimerais la Nouvelle-France au point de choisir d'y finir mes jours. Ce fut tout de même ce qui arriva.

L'évêque qui me succéda fut Jean-Baptiste de La Croix de Chevrières de Saint-Vallier, un homme pieux et fort compétent, animé du même amour de la Nouvelle-France que moi. Malgré ma certitude que la colonie était entre bonnes mains, j'ai eu, les premiers temps, de la difficulté à lâcher prise et à ne pas tenter d'interférer dans les décisions que prenait Mgr de La Croix de Chevrières de Saint-Vallier.

6 mai 1708

Maintenant que j'ai raconté mon histoire, du moins la partie qui intéressera les générations futures, je peux partir en paix en sachant que je ne serai pas oublié. Je quitte cette terre avec confiance en l'avenir du pays que j'ai tant aimé. Finalement, j'espère que Jean-Baptiste de La Croix de Chevrières de Saint-Vallier et les évêques qui le suivront sauront mener cette terre magnifique sur le chemin de Dieu.

François de Laval